

vous chérissez et que vous pressez, avec une ferveur justement susceptible et jalouse, dans les trois siècles de votre propre histoire. Et vous sentez réellement toute la France, la France des Clovis et des Jeanne d'Arc — et aussi la France des Louis Veillot, des Albert de Mun, des Castelnau — vous la sentez toute insultée et menacée en vous, dès qu'on insulte et qu'on menace les descendants d'Hébert ou de Champlain. — Et cela, en vérité, c'est très beau, c'est très émouvant, et c'est aussi très juste. — Ce sentiment profond, presque instinctif et spontané chez vous, donne la claire et noble explication de bien des choses, paraissant inexplicables à qui vous connaît peu ou à qui vous méconnaît. Quelques-uns d'entre vous tirent, de ce sentiment admirable, des conséquences que d'autres peuvent trouver sujettes à discussion. Mais ce sentiment lui-même n'en garde pas moins toute sa pureté native et toute sa puissance de fécondité. Et c'est pourquoi, de cet amour fidèle et indivisible pour les deux Frances unifiées dans vos âmes, de cet amour dont je sens toute l'ardeur et toute la sincérité, et que, de retour au foyer des ancêtres, il me sera très doux de faire mieux comprendre et mieux apprécier, j'attends avec confiance de longs et précieux résultats. Par-delà des malentendus passagers, c'est lui qui donnera la base et l'armature la plus solide à l'union que je rêve; car il est la plus intime et la plus forte expression de cette union même; il fait plus que rapprocher, que resserrer les deux Frances, il les confond, il les absorbe en un seul amour...

Oui, c'est bien cela : ce sont les onze siècles de la commune histoire que nous chérissons et que nous pressons dans les trois siècles de notre propre histoire ! Nous remercions M. Veillot de l'avoir, en une forme concise, si heureusement exprimé.

Elie-J. AUCLAIR,

Professeur à l'Université Laval,
secrétaire de la rédaction.
